

Nos Bn 148

Docteur André DEROCQUE

Capitaine d'Artillerie

Chevalier de la Légion d'Honneur

Croix de guerre 1914-1918

Professeur suppléant à l'Ecole de Médecine

Chirurgien des Hôpitaux



1898 - 1940



MORT AU CHAMP D'HONNEUR

B.U. ROUEN-MEDECINE PHARMACIE



D

146 143222 0



WZ 100
DER
DOC

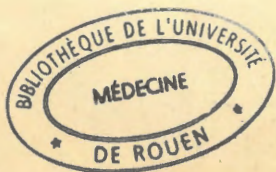
Res Br 118

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
Section Médecine - Pharmacie

15 043

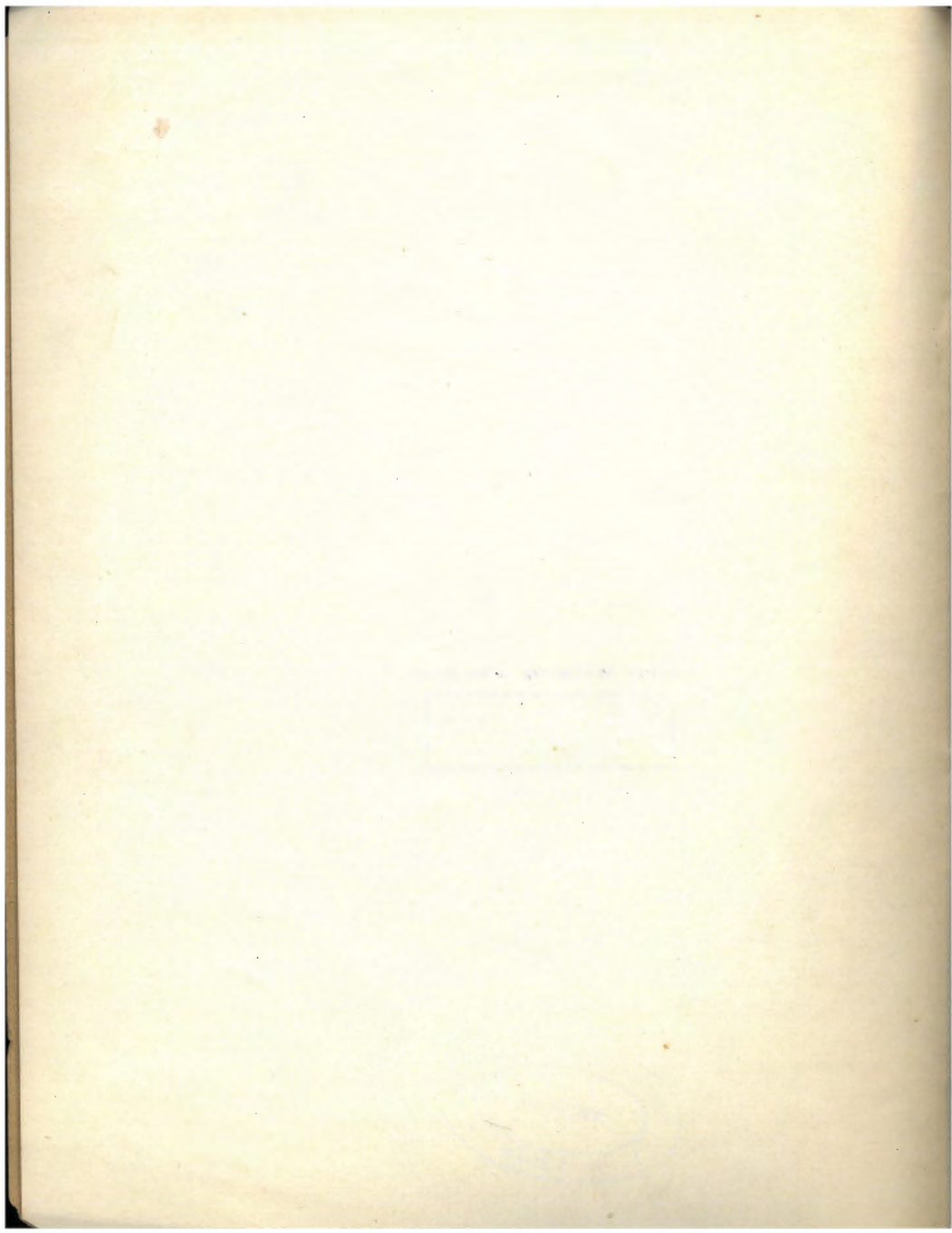
ROUEN

15043



ÉCOLE de MÉDECINE
et de PHARMACIE de ROUEN

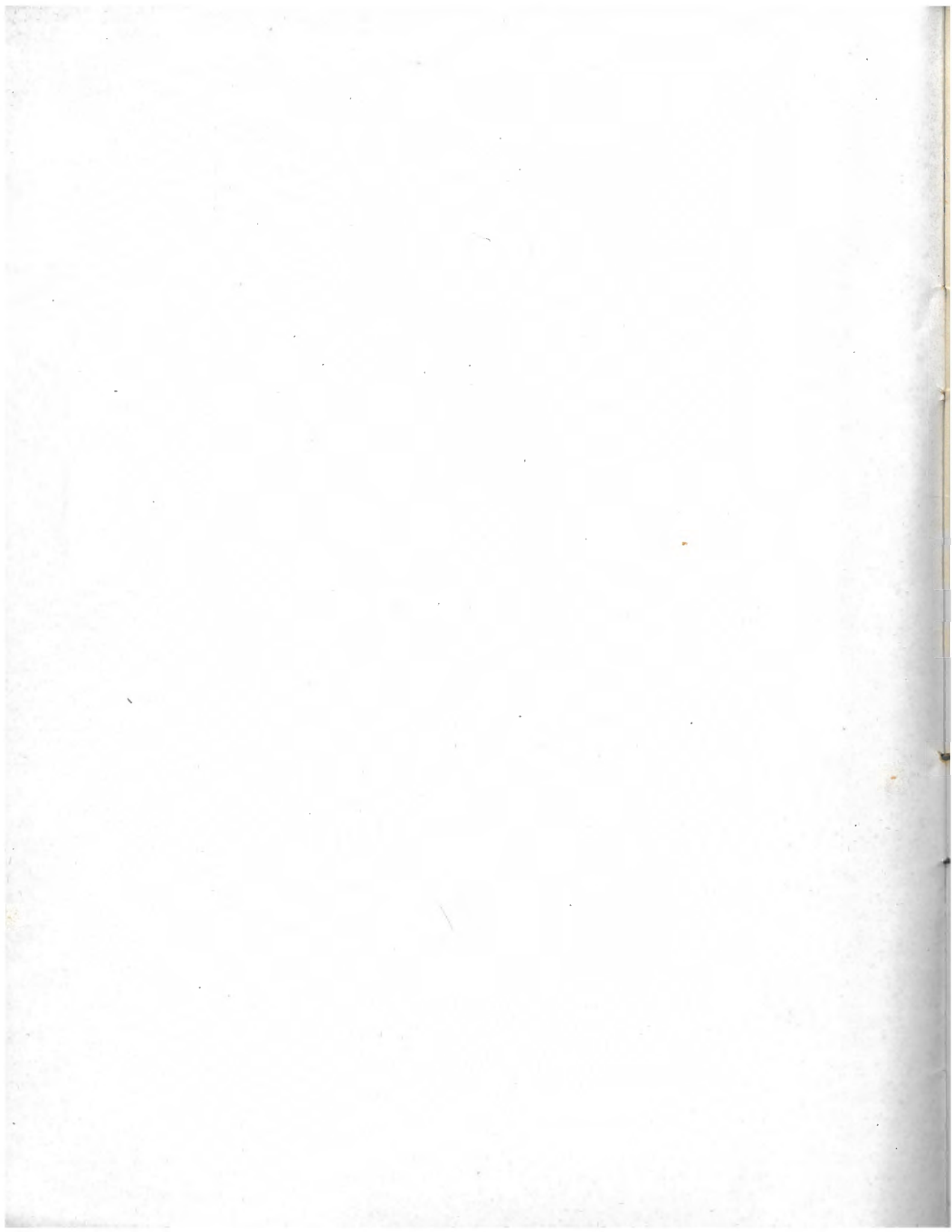
BIBLIOTHÈQUE





Studio Stin-Blankcart

Docteur André DEROQUE



DEROCQUE André, Charles, Adolphe, Armand

Né le 6 Août 1898, à La Bouille (Seine-Inférieure)

Mort au Champ d'Honneur le 13 Juin 1940

ETAT DES SERVICES MILITAIRES

Engagé volontaire le 4 Septembre 1916 au 62^e Régiment d'Artillerie.

Aspirant le 19 Avril 1917.

Sous-lieutenant le 1^{er} Janvier 1918.

Lieutenant le 23 Juin 1923.

Capitaine le 25 Décembre 1936.

ACTIONS D'ÉCLAT ET CITATIONS

Ordre de la Division du 27 Novembre 1917 :

« Jeune aspirant animé du meilleur esprit. Très actif; très brave. Donne à sa troupe un bel exemple de calme et de mépris du danger. A rendu de grands services comme observateur. »

Ordre de l'A. D. du 22 Juin 1918 :

« Jeune officier plein d'entrain et de bravoure. Le 29 mai, a dirigé avec un sang-froid et une précision remarquables le tir de sa section sur une attaque allemande qui débouchait en avant de la batterie. »

Ordre de la 43^e Division, 14 Août 1918 :

« Officier plein d'allant et d'audace. Durant la journée du 15 Juillet 1918, n'a cessé de donner à son personnel l'exemple du plus grand courage et du plus grand sang-froid en se tenant, en dépit de la violence du tir ennemi, constamment à découvert. »

Ordre de l'Armée du 4 Décembre 1918 :

« Officier admirable d'entrain et d'énergie. Les 25 et 26 Octobre 1918, assurant la liaison de la section d'accompagnement avec notre première ligne, a fait preuve d'une magnifique tenue, n'hésitant pas à se découvrir pour mieux observer, malgré un feu intense de canons et de mitrailleuses, a puissamment aidé l'infanterie en détruisant les objectifs qui gênaient la progression. Blessé au cours de l'action et resté à son poste. »

Croix de guerre et droit au port de la fourragère du 12^e R.A.C.

Chevalier de la Légion d'honneur le 5 Juillet 1925.

7 ans de services — 3 campagnes

Titres exceptionnels

Officier admirable d'entrain et d'énergie. A été blessé (double blessure) et cité.

TITRES CIVILS

Ancien élève du Lycée Corneille (de Rouen).

Interne des Hôpitaux de Paris, 1923.

Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris (Prix de Thèse, médaille d'argent), 1926.

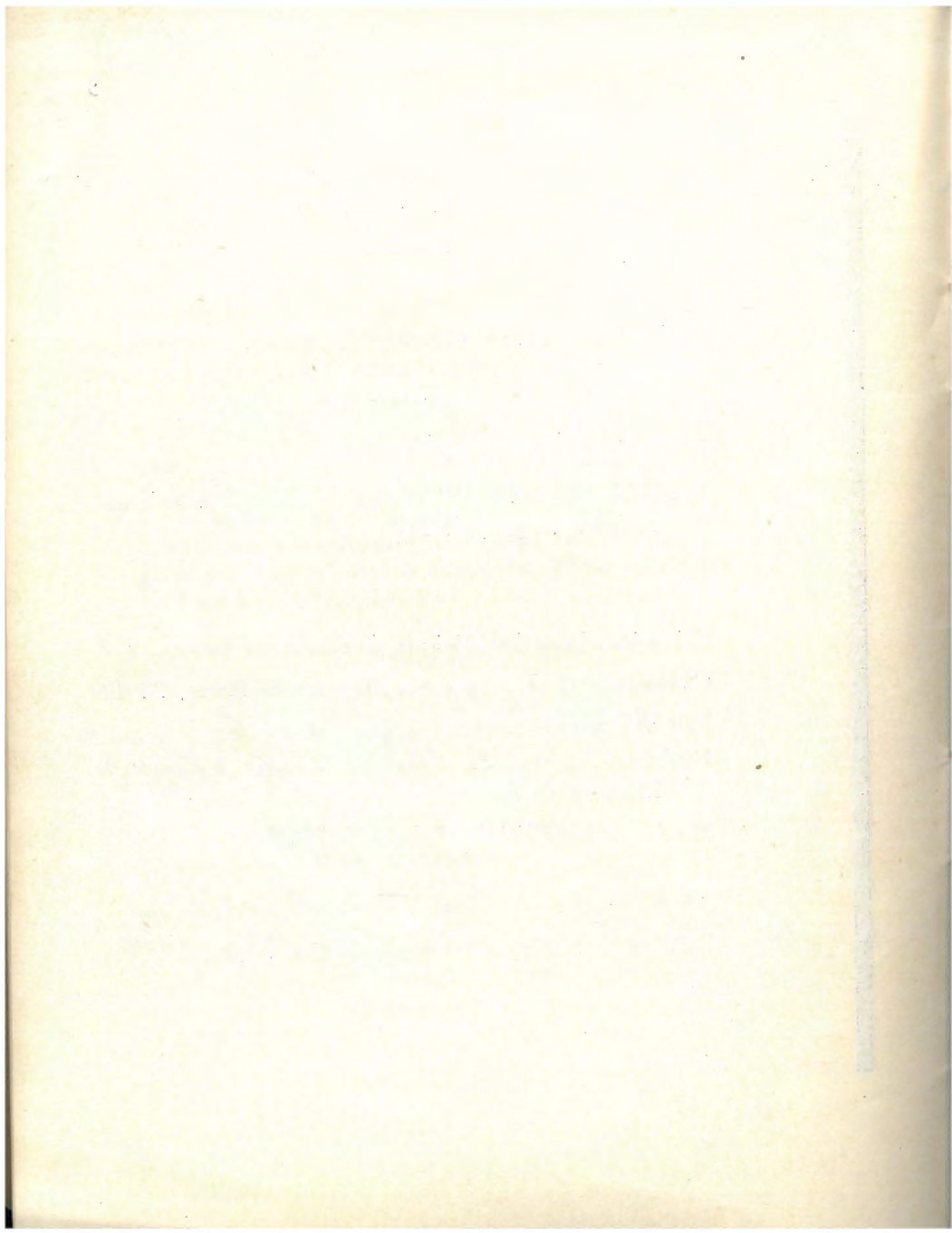
Chirurgien-adjoint des Hôpitaux de Rouen, 27 Janvier 1927.

Chirurgien chef de Service des Hôpitaux de Rouen, 21 Février 1932.

Professeur suppléant des chaires de Chirurgie à l'Ecole de Médecine de Rouen.

Membre de la Société de Médecine de Rouen.

Président de la Section Normande du Club Alpin.



UN HOMME

Août 1939.

C'est un chirurgien. Il a, dans son art, toute l'habileté et l'expérience que donne une pratique de plus de dix ans. Il a la science que confèrent de sévères études et que prouvent de brillants succès dans de difficiles concours et des titres recherchés. Il est médecin dans l'âme, au sens général et noble de ce mot; il a, d'ailleurs, de qui tenir, car il est fils, petit-fils et arrière-petit-fils de médecins, qui, en leur temps, ont gagné l'estime de leurs malades et de leurs confrères. Ses ascendants ont laissé un juste renom dans la Cité; et, par une heureuse hérédité, les meilleurs d'entre eux lui ont transmis leurs plus belles qualités professionnelles et leurs vertus.

Dans les interventions chirurgicales les plus longues et les plus délicates, il garde tout son sang-froid; il n'agit qu'avec patience; il est à la fois audacieux et prudent; il diffuse autour de lui le calme et la confiance. Sa maîtrise est parfaite; elle domine ses nerfs et ceux de ses aides. Pas un geste intempestif; pas un mot d'appréhension ou de regret de l'acte entrepris, si difficile soit-il.

Il lui arrive, comme à beaucoup, d'être surpris par des complications opératoires qui, pour certains, demeureraient inextricables et causeraient leur abstention ou leur désarroi. Lui, il les accepte. Il va les surmonter; il est tenace et résolu; et il demeure imperturbable. Sa main ne tremble pas. Seul un sifflement léger file entre ses lèvres; il signifie que c'est sérieux.

Son endurance physique est extrême. Grand, large d'épaules, la tête droite, toujours sans couvre-chef en toute saison, dédaigneux de tout vêtement chaud ou de pardessus encombrant, il brave les intempéries. Sa volonté est inflexible, dure à lui-même, indulgente aux autres. Il fait fi du mal physique qui peut l'atteindre, ne se laisse abattre ou même diminuer par aucune souffrance corporelle. Il met sa coquetterie à la dissimuler; ses proches et ses amis peuvent seuls la deviner. Ses soucis comme ses douleurs sont toujours muets.

Un charme, qui captive et retient la sympathie, se dégage de sa personne. Ses clients l'aiment, ses élèves l'adorent, ses collègues l'estiment. Il a, auprès de ses opérés, le mot qui reconforte, encourage ou console, le sourire affectueux et compatissant.

Le malade désire ardemment sa visite. Auprès de celui-ci, il s'attarde, insoucieux de l'heure, prodigue de son temps qui, pourtant, est précieux. Il est débordé, et son interlocuteur ne s'en aperçoit pas.

Aussi, sa réputation grandit vite. Il est, à quarante ans, le plus estimé et le plus demandé de tous les chirurgiens de la région.

Survient la guerre. On pourrait croire qu'un tel chirurgien d'une valeur incontestée et universellement reconnue va prendre une place légitime au chevet des blessés. Il possède pleinement tout ce qu'il faut pour les guérir : science, conscience, expérience, dévouement.

Erreur ! Il n'est plus chirurgien ; il est capitaine et il va se battre. Il ne veut pas soigner, il veut lutter, non pas à la façon du médecin qui s'incline sous la rafale, qui s'isole moralement de la tourmente, qui reçoit des coups sans pouvoir les rendre, qui n'a pour ennemie véritable que « la Camarde », enfin, qui sauvera l'Allemand blessé aussi bien que nos propres soldats. Non, ce n'est pas cela qu'il veut ; ce qu'il désire, c'est d'être un vrai combattant.

A la tête de sa batterie, il entraînera ses hommes, il paiera de sa personne, il donnera l'exemple, il courra les mêmes dangers, peut-être même plus parce qu'il est chef, parce qu'il a le tempérament d'un chef, et qu'en son âme et conscience, à ses propres yeux enfin, il doit l'exemple.

A cet être exceptionnel, il faut des choses grandes. Sa fierté est telle qu'il ne se contente pas d'un devoir simple, à la mesure du commun des hommes. Il est plus difficile pour lui-même que pour d'autres. On ne lui trace pas sa voie ; il la choisit de propos délibéré plus ardue que facile. Il ne se satisfait que dans l'absolu. Il élève son âme au-dessus des considérations qu'il estime vulgaires et des compromis complaisants. Il se dit dans

son for intérieur : « Je ne veux pas d'un banal sacrifice, d'un risque mesquin, indigne de moi », et il se refuse à ce qu'il juge être une reculade, à ce qu'il croit incompatible avec son idéal chevaleresque.

Ambition ! dira-t-on. Non ! Il n'aspire pas à la gloire ni aux honneurs ; il est simple dans ses goûts et modéré dans ses désirs.

Orgueil, peut-être ? Non plus ! Il ne porte pas ses décorations : le ruban rouge et la croix de guerre. Il fut un jour froissé de voir rougir les boutonnieres d'hommes qu'il n'estimait guère ; et, ne cachant pas ses sentiments, car sa franchise est énergique et spontanée, il décida de ne plus porter à son veston sa décoration de Légion d'honneur. Il ne la mit plus qu'obligatoirement sur son uniforme.

Il me fut donné de le voir en tenue à la mobilisation de l'an dernier ; et il fallut cette circonstance pour me révéler qu'au-dessus de sa croix de guerre brillaient trois étoiles et une palme ; quatre citations pour de beaux faits de guerre. Il n'en parlait jamais. Il abhorre toute ostentation.

Alors quoi ? m'objectera-t-on. Nous ne comprenons plus. Ne faut-il pas, dans cette guerre, se mettre ou se faire mettre à la place où l'on rendra le plus de services ? N'est-il pas évident pour tous (et c'est ce qu'ont exprimé les chefs de notre Service de Santé) que cet homme servira mieux la France en chirurgien qu'en capitaine d'artillerie ? On peut, en effet, compter sur les doigts d'une seule main les chirurgiens qui, dans toute la Normandie, approchent de sa valeur.

Cet homme manquera donc aux grands blessés comme aux grands malades à opérer, tandis que pour le remplacer dans son régiment, sans méconnaître les qualités exigibles d'un bon capitaine d'artillerie et la valeur de tous ses camarades dans un tel corps d'élite, il se trouvera à coup sûr de nombreux et excellents officiers.

Aussi, beaucoup le désapprouvent ou le critiquent.

Il est mieux de l'admirer. Sans doute il demeure inflexible dans ses viriles résolutions; ni les supplications d'une femme qu'il aime, ni les douceurs d'un foyer heureux, ni l'avenir des cinq beaux enfants qu'il adore n'ont pu le fléchir. Il est au-dessus de ces contingences qui retiendraient tant d'autres, ou leur serviraient d'excuses.

Se mêle-t-il à ces sentiments si élevés et si intranquillants qu'on ne peut les considérer sans étonnement et sans trouble, une passion, je veux dire un amour du risque ? Peut-être.

Cet alpiniste intrépide qui, tous les ans, jouissait de la joie la plus pure à retremper son âme et son corps dans les épreuves d'une ascension des cîmes les plus abruptes, aime le danger ou, du moins, aime le dominer, le dompter, en triompher. Energie, endurance, audace ont pour lui un attrait invincible. Elles le subjuguent. Elles le poussent à l'action et à l'aventure. Et il n'est pas de ceux qui se dérobent ou s'écartent d'une voie périlleuse, parce qu'il est un *homme* dans le sens le plus élevé du mot latin « *vir* ».

aussi vive. Je veux la reproduire dans le texte exact que voici :

« Je veux rester artilleur :

» 1° Parce que si chacun voulait chercher s'il n'y a pas pour lui une fonction à l'intérieur correspondant à ses capacités, il n'y aurait plus que les paysans qui se feraient casser la figure, et ce serait injuste.

» Le danger doit être aussi égal que possible pour toutes les catégories de Français.

» 2° Nous avons élevé nos enfants dans les sentiments de devoir et de générosité. Eh bien ! les parents doivent prêcher l'exemple. C'est encore là le meilleur enseignement.

» Et si je dois disparaître, mes enfants me reprocheront peut-être de les laisser pauvres, mais je laisserai du moins une mémoire intangible et les enfants n'auront en rien à rougir de leur père.

» Je sais mieux que quiconque la valeur d'un tel héritage. Et si je n'en dois pas revenir, je compte sur toi pour leur expliquer plus tard que ma décision n'a été dictée ni par l'indifférence, ni par l'égoïsme, mais que c'est *exactement le contraire*.

» Jusqu'ici, toute ma vie a été dans le cadre des vues de Vigny : « Fais énergiquement ta longue et lourde tâche... »

» Telle est ma devise. »

18 Septembre 1939.

Trouverait-on une lettre contemporaine d'une aussi haute moralité et d'une compréhension aussi élevée du Devoir, que celle que nous venons de relire ? En est-il de plus vibrante d'enthousiasme, de décision virile, d'abnégation, de justice et pourtant si simple et si discrète ? Elle a la beauté des vers de Corneille sur les lèvres de ses héros. Elle est comme un testament spirituel à l'adresse exclusive de ses enfants. André DEROCQUE le confie, tel un dépôt sacré, aux mains de leur mère.

Ces quelques phrases n'étaient pas rédigées pour sortir de l'intimité de son foyer ; nous avons pris la liberté de les mettre sous les yeux de ses amis, mais aussi des aigres et rares critiques qui ont condamné la « téméraire » conduite de DEROCQUE, de ceux qui ont dit à son sujet qu'il allait au devant d'une « mort voulue », que « par sa faute » enfin il s'exposait aux plus grands risques. Ce sont là des blasphèmes qu'il faut repousser avec mépris.

La conscience de DEROCQUE est plus exigeante pour lui-même que pour d'autres. Chez lui, rien de petit, rien qui ne soit noble dans les actes comme dans les propos. Ils sont tous réfléchis et voulus. Ils éclatent au grand jour, dans la plus pure lumière.

Dès les premières semaines de la mobilisation, André DEROCQUE se révèle un chef incomparable. Il aime ses hommes et ceux-ci lui rendent son affection. Il fait mieux, il les soutient, il les défend en toutes occasions ; avec ardeur, il se dépense pour eux sans souci

de sa propre personne et de ses intérêts particuliers, qui n'existent pas pour lui en regard de l'intérêt général.

Donnons-en quelques exemples :

Un jour, les canonniers de sa batterie sont accusés d'avoir dérobé de la farine chez des paysans. Un tribunal militaire demande leur comparution. DEROCQUE interdit à ses hommes de répondre. Il se présente seul devant les juges :

— Messieurs, leur dit-il, je dois de toute urgence procéder à la construction d'abris qui devraient être faits depuis longtemps, depuis plusieurs mois, et même avant la guerre. Rien n'ayant été effectué, je dois, nuit et jour, faire travailler mes hommes à ces ouvrages de défense. Pour ces travaux exceptionnels et exténuants, il faut qu'ils mangent. Or, depuis plusieurs jours, nous n'avons pas touché de pain; j'ai donc pris de la farine là où j'en ai trouvé; j'ai acheté de la levure là où j'ai pu; nous avons fait notre pain nous-mêmes et nous avons alors pu exécuter les travaux dont il s'agit. Mes canonniers n'ont fait que suivre mes ordres. S'il est un coupable, c'est moi.

Le Tribunal, surpris et décontenancé, ne peut condamner personne; les responsables sont ailleurs. Comme la plupart du temps, ils resteront impunis. Un général intelligent et psychologue déclara pour conclure :

— C'est avec des hommes comme celui-là qu'on fait la guerre. Payez, Messieurs les Intendants, et laissez-lui la paix.

Oui, c'est avec des hommes tels qu'André DEROCQUE qu'on peut faire la guerre... et qu'on pouvait la gagner. Nous n'avons pas eu assez d'hommes de cette trempe.

Ainsi, DEROCQUE va au devant des responsabilités quand il croit qu'il faut passer outre aux règlements surannés ou aux formalités superflues; il se moque de la paperasserie inutile! il agit, pour le mieux, selon sa conscience et selon son jugement. Et comme sa conscience est pure et son jugement sain, ses actes sont de toute justice et de toute clarté.

Sur un dossier volumineux qu'il a lu attentivement, il écrit en gros traits de crayon bleu : « *Ordres inexécutables* ». Son lieutenant, un polytechnicien, officier de carrière, s'étonne et s'émeut. Le Capitaine DEROCQUE, en bon camarade, mais aussi en officier qui sait son métier, car il a fait l'autre guerre et l'on sait comment (engagé volontaire en 1916 à dix-huit ans; officier à dix-neuf ans et demi; blessé et cité à l'ordre du jour quatre fois en un an), DEROCQUE, officier de réserve, mais chef expérimenté, explique amicalement à son lieutenant de l'active l'impossibilité pratique des instructions qu'il n'exécutera pas.

Indiscipline, dira-t-on ! Non. Bon sens et intelligence. DEROCQUE joint ces deux qualités à ses belles vertus.

Il possède au suprême degré les meilleures qualités d'un vrai chef. Il est maître dans sa batterie, le maître le plus bienveillant et le meilleur qu'on puisse rêver; mais il ne se résigne pas, d'autre part, à la passivité d'un simple subordonné qui tremble et manque d'initiative. Il a lui-même des chefs; il les respecte; il est déférent, il est courtois; mais, s'il le faut, il proteste. Il est bien français.

On veut, par exemple, lui enlever un sous-officier dont il apprécie les services et qu'il considère comme indispensable dans sa batterie; le Capitaine DEROCQUE se rend près du Colonel :

— Je n'ai, lui dit-il, avec moi que huit sous-officiers au lieu de douze. Je n'en demande pas plus, mais j'estime que le meilleur de tous, celui que vous m'enlevez, doit y rester; je vous prie, mon Colonel, de vouloir bien me le laisser.

— Impossible.

— Alors, mon Colonel, je m'en irai et je passerai dans le Service de Santé. Il m'en coûte beaucoup, mais je le ferai.

Personne ne put faire revenir le Capitaine DEROCQUE sur cette ferme résolution. Et... le Colonel qui, sans doute, s'y connaissait en hommes, céda, estimant avec intelligence que cette concession valait mieux que le départ d'un tel officier.

A ses soldats, il donne l'exemple; il est à leur tête quand ils travaillent ou quand ils se battent. Pour leur procurer des abris, il monte sur le toit d'un hangar dont il veut les tôles. Il tombe de quatre mètres de haut; il se blesse grièvement au genou gauche : luxation, dont le pronostic est grave. Mais DEROCQUE est chirurgien; il sait ce qu'il a et ce qu'il faut faire d'urgence. Sur place, à l'endroit même où il vient de tomber, il réduit cette luxation; il surmonte des douleurs pour d'autres intolérables et qui nécessitent toujours l'anesthésie générale. Lui, très courageusement, et de par sa volonté farouche, s'opère lui-même. Il sait que par cette intervention hâtive il guérira plus vite.

On l'emporte couché sur une échelle en guise de civière; il a des larmes de colère dans les yeux, car on va l'évacuer.

Lorsqu'il quitte la pauvre maison où provisoirement on l'avait abrité, il s'étonne, son cœur se serre, ses larmes de désespoir deviennent des larmes d'attendrissement : il passe entre deux haies de soldats au garde à vous, ses propres soldats qui, spontanément, sans ordre supérieur, ont décidé de rendre les honneurs à leur capitaine et de le saluer à son départ.

Tous, chefs et hommes, communient dans la même foi et dans la même émotion qui mouille les yeux et contracte les visages; tous souhaitent ardemment la guérison du chef et son prochain retour.

Que ne ferait-on pas avec de tels compagnons d'armes et de tels chefs ?

Les chirurgiens qui lui donnent les premiers soins parlent de quarante jours d'immobilisation dans un appareil plâtré, qui seront suivis de plusieurs semaines de massage pour, finalement, n'aboutir qu'à l'ankylose et à l'impotence définitive du membre blessé.

Ils ne voient que le physique de leur malade, ils le jugent comme un blessé ordinaire et leur pronostic est classique. Mais ils ignorent son âme.

Pourtant sa Famille, nous-mêmes, ses amis, nous espérons que cet accident l'obligera à renoncer à son rôle d'officier combattant et qu'il lui faudra accepter,

bon gré, mal gré, quelque fonction moins dangereuse. Peut-être cette fois voudra-t-il devenir chirurgien militaire. Tel est, avouons-le, notre intime désir, celui que nous lui cachons avec soin, car il souffrirait qu'on lui montrât cet espoir que caresse notre affection, mais que repousse sa fierté de soldat.

Nous comptions tous sans l'exceptionnelle volonté énergique et tenace de cette nature ardente et unique. Délivré de son plâtre, DEROCQUE, au bout de trente-cinq jours d'impatience et de résignation, récupérerait, en quelques semaines et intégralement, ses fonctions articulaires compromises. Il était stoïque. Plus de quinze cents fois par jour il exécutait les mouvements actifs, douloureux, mais indispensables qui lui rendraient, à son avis, toute liberté dans le mouvement de sa jambe et lui permettraient désormais une marche normale et l'équitation.

Plaisamment, il comparait ce merveilleux succès aux piètres résultats qu'on obtient habituellement chez les accidentés du travail. Il pourrait, à l'avenir, disait-il, se donner en exemple d'une guérison complète parce que voulue ardemment, au prix des plus vives souffrances que comportait le traitement de martyr qu'il s'imposait.

Je ne crois pas qu'il nous soit donné, dans de telles circonstances, de revoir jamais un autre exemple d'une aussi virile volonté.

Et le Capitaine DEROCQUE rejoignit son régiment.

Il y fut accueilli avec des transports de joie, mais aussi de reconnaissance. Il apportait à ses hommes la preuve matérielle qu'il ne les avait pas oubliés sur son lit de douleur.

Une souscription fructueuse à la suite d'un simple avis dans le *Journal de Rouen* avait ouvert la bourse de généreux donateurs. Des clients, des amis, des pauvres, anciens malades de son service d'hôpital, avaient répondu largement et souvent sous un discret anonymat, à son appel. L'affection et la gratitude à l'égard du Docteur André DEROCQUE, pour le présent capitaine d'artillerie, avaient amélioré grandement l'ordinaire et le confort de ses canonniers.

* * *

La grande offensive se déclenche. Notre angoisse redouble. On pense tout bas : « De tels hommes ne reviennent pas ». Et puis, on espère quand même. Ce serait une telle perte !

Sa dernière lettre à sa femme date du 7 juin 1940.

Des semaines s'écoulent ensuite sans nouvelles.

Le 30 juillet, celui qu'il a désigné à ses camarades comme devant être averti en cas d'accident grave, reçoit la lettre fatale qui lui demande d'informer Madame DEROCQUE de l'affreux malheur qui la frappe, elle et ses enfants. Cette lettre n'est pas un simple avis. En termes émouvants, elle confirme tous les sentiments

et tous les jugements que j'ai exprimés plus haut. Elle a la valeur d'un document officiel; mieux encore, elle est l'expression intime de la plus cordiale camaraderie, de l'admiration désintéressée, de l'estime unanime, de la douleur de tous.

En voici les principaux passages :

« Puisque vous avez la chance de connaître le beau caractère de celui que le 55^e Régiment d'Artillerie pleure aujourd'hui, vous comprendrez qu'un mois après, la douleur que nous ressentons tous de sa perte soit restée aussi vive et que le vide laissé parmi nous soit toujours aussi grand.

» Le Capitaine DEROCQUE, dont notre Général disait avec raison qu'il était le plus beau soldat de la Division, a été frappé debout à la tête de sa batterie, près de Corribert (Marne), le 13 Juin 1940, par un éclat de bombe d'avion qui a traversé à la fois son casque et l'occipital. Quelques minutes après ce fatal accident, j'étais avec mon adjoint près de notre ami, qui avait déjà rendu le dernier soupir, apparemment sans avoir souffert.

» Malgré les bombardements qui nous décimaient alors et pour ne pas abandonner son corps à l'ennemi, qui nous pressait de toutes parts, nous avons chargé sa dépouille dans notre voiture, ceci dans l'espoir de pouvoir la confier à un coin de terre française qui ne serait pas foulée par l'ennemi. »

» Le lendemain 14 Juin, le Capitaine QUANTIN et moi-même procédions seuls à l'inhumation du Capitaine DEROCQUE dans le cimetière civil de Fère-Champenoise (la terre du cimetière militaire s'étant montrée trop rebelle à l'unique pelle ébréchée dont nous disposions).

» Si nous n'avons pu accorder les honneurs funèbres réservés aux meilleurs des enfants de France, à celui qui fut

aussi beau soldat pendant les campagnes 1914-1918 et 1939-1940 que grand Français pendant la paix, du moins que Madame DEROCQUE, si cruellement frappée, soit bien assurée que la pensée fidèle de ses soldats, de ses amis, nous accompagnait, tandis que nous égrenions nos prières les plus ferventes devant cette tombe que venaient de creuser nos mains tremblantes.

» Signé :

Le Chef d'Escadron GAJAC,
commandant le 55^e R. A. D.

* * *

Le drame est achevé. Nous avons perdu le meilleur de nous tous. Le Capitaine Docteur André DEROCQUE repose au cimetière de Fère-Champenoise, dont le nom revient souvent depuis deux siècles dans notre histoire nationale et dont le ciel a été témoin de tant d'héroïsme.

Selon sa volonté expresse, sa dépouille mortelle y demeurera, non loin des compagnons vaillants qui, comme lui, ont préféré la mort à la honte de la défaite et de la déroute.

Sur le chemin de la retraite, dont son cœur a dû souffrir plus que nous ne saurions l'exprimer, il s'était arrêté bien des fois pour des retours offensifs et faire face à l'ennemi.

Il ne disposait plus que d'un seul canon sur les quatre de sa batterie, et d'affreux vides avaient été

creusés dans les rangs de ses artilleurs. Ceux qui demeuraient s'étaient serrés autour du chef qu'ils aimaient tant et qui les réconfortait par son courage et sa bravoure. Le groupe avait tiré plus de vingt mille coups de canon sur la route principale qu'avait empruntée l'ennemi; il en avait ainsi arrêté la marche; et lorsque celle-ci reprenait, au prix de sacrifices considérables en vies humaines, de nouvelles rafales de notre 75 l'arrêtaient de nouveau. Pour la poursuivre enfin, les Allemands firent donner leurs tanks par vagues de quinze; ils en perdirent la plupart, broyés par les canons du groupe dont faisait partie la batterie DEROCQUE. Et les Allemands ne passaient pas.

C'est alors qu'apparurent cent avions à la croix gammée au-dessus du groupe qui tenait si magnifiquement et bientôt après survenaient des rafales de 105 ennemi. Contre cette pluie de bombes aériennes et d'obus de gros calibre, aucun abri efficace. Le Capitaine DEROCQUE, frappé à la tête, tombe dans les bras d'un de ses camarades, et meurt.

Sans doute, il n'a guère souffert physiquement; sans doute il n'a pas vu non plus l'affreuse humiliation. Il ne l'aurait pas supportée. Ceux qui savaient lire dans son âme, sa femme, si digne, si courageuse, et nous tous ses amis, nous en sommes convaincus. Et cette conviction apporte dans nos cœurs un adoucissement à notre affliction et à nos regrets.

André DEROCQUE ne pouvait fuir. André DEROCQUE ne pouvait être sous le joug.

Rouen, cité qu'il a servie, dont il a soigné, dans une trop brève, mais active existence, les pauvres des hôpitaux aussi bien, même mieux que ses clients particuliers; *Rouen*, grande ville française dont le sort est lié à celui de la mère patrie, *Rouen* ne peut pas, ne doit pas oublier qu'André DEROCQUE, père de cinq enfants qu'il adorait, a volontairement mis au service de la France toute son énergie, toute son intelligence, tout son cœur, sa vie.

Nous ne saurions trouver dans la Cité de plus glorieux soldat.

D^r A. M.

ECOLE de MÉDECINE
et de PHARMACIE de ROUEN
BIBLIOTHÈQUE

◆
IMPRIMERIE COMMERCIALE
DU « JOURNAL DE ROUEN »
◆

